— Il faut que je suive Marian, reprit Sa Seigneurie avec la même physionomie effarouchée. Où elle est allée, il faut que j'aille ; il faut que je m'assure, de mes propres yeux, qu'elle est vivante et se porte bien. Venez, descendons ensemble chez sir Percival.

J'hésitai, je craignais que me présence ne fût une indiscrétion. J'essayai de remontrer ceci à milady, mais elle ne voulut pas y entendre. Elle s'était cramponnée à moi de manière à me forcer à descendre avec elle, et, de tout le peu de force qui lui restait, elle se tenait encore à moi lorsque j'eus ouvert la porte de la salle à manger.

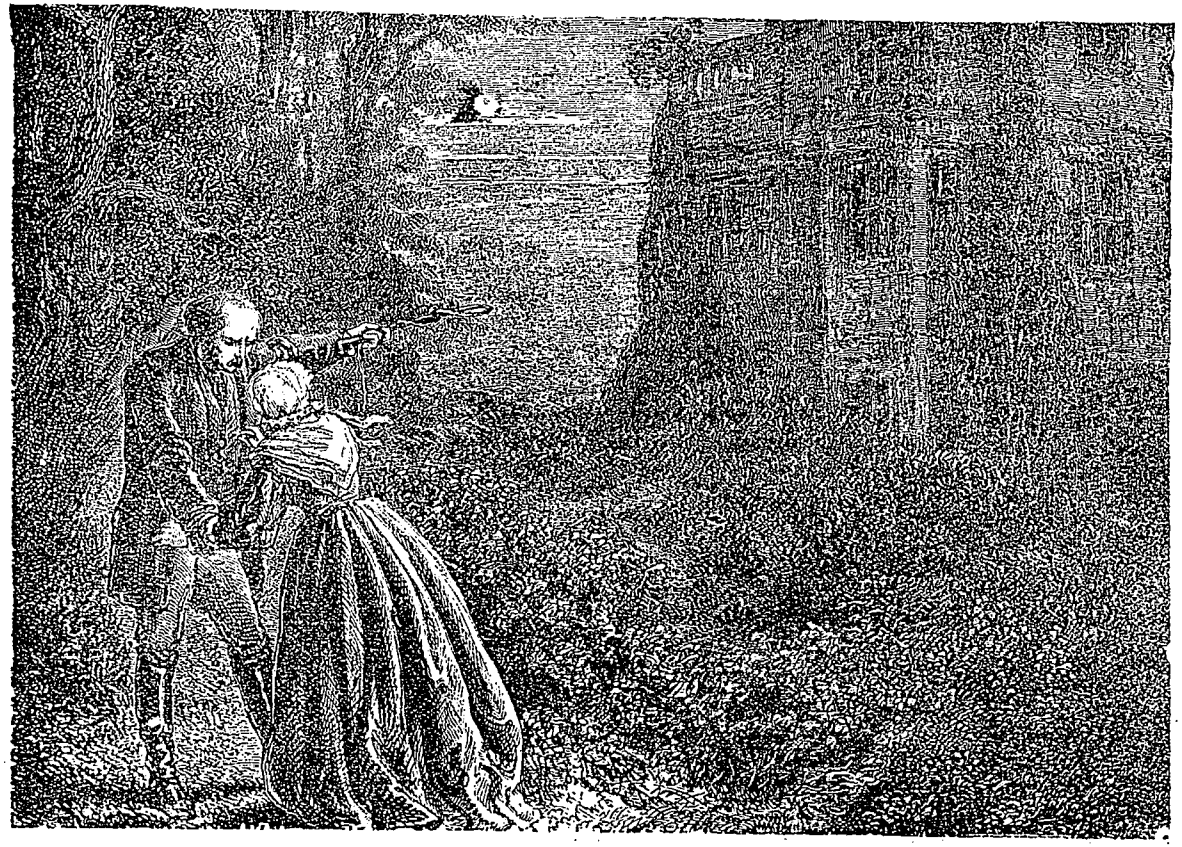
Sir Percival, assis à table, avait devant lui une carafe de vin. Au moment où nous entrâmes, il porta son verre à ses lèvres, et, d'un seul trait, le vida. Voyant qu'il me jetait un regard irrité en le replaçant sur la table, j'essayai d'excuser ma présence, purement fortuite.

Supposez-vous, par hasard, qu'il y ait ici des secrets ? interrompit-il brusquement ; il n'y en a pas,— il n'y a rien sous jeu, rien qu'on veuille vous cacher à vous ou à personne... Après avoir prononcé ces étranges paroles, à voix haute et d'un ton sévère, il se versa un autre verre de vin, et demanda à lady Glyde ce qu'il pouvait faire pour elle.

— Si ma sœur est en état de voyager, je le puis aussi, répondit Milady avec plus de fermeté qu'elle n'en avait encore montré. Je viens vous prier d'avoir égard à l'inquiétude que Marian me donne, et permettre que je la suive sans retard, par le train même de cette après-midi.

— Vous voudrez bien attendre jusqu'à demain, répliqua sir Percival. Si vous n'apprenez rien, d'ici là, qui modifie vos résolutions, vous serez libre de partir. Comme je ne suppose pas que vous appreniez rien de semblable, je préviendrai Fosco par le courrier de ce soir...

Il prononça ces dernières paroles, tenant son verre à la hauteur des bougies,



C'est là, me dit il, dans les aciennes chambres du temps de la reine Elizabeth. (page 474.)

et regardant le vin que ce verre contenait au lieu de regarder lady Glyde. Par le fait, durant toute cette conversation, il ne dirigea pas une seule fois son regard vers elle. De si singulières façons chez un gentleman de son rang produisirent sur moi, je dois l'avouer, une très-pénible impression.

— Pourquoi donc écrivez-vous au comte Fosco ? lui demanda Milady fort étonnée.

— Pour l'avertir que vous arriverez par le train de midi, répliqua sir Percival. En débarquant à Londres, vous le trouverez à la station, et il vous mènera passer la nuit chez votre tante, dans sa maison de Saint-John's Wood...

La main de lady Glyde, posée sur mon bras, se mit à trembler d'une manière marquée ;— et pourquoi ? je ne pouvais l'imaginer.

— Il n'est pas nécessaire que le comte Fosco vienne m'attendre, dit-elle. Je préférerais ne pas faire halte à Londres pour y coucher.

— Il le faut, cependant. Vous ne pouvez pas faire d'une seule traite votre voyage dans le Cumberland. Il faut passer une nuit à Londres,— et je ne me soucie pas que vous alliez vous installer seule dans un hôtel. Fosco a offert à votre oncle de vous loger à votre passage ; et votre oncle a souscrit à cette proposition. Tenez voici une lettre de lui, à